

Journal des traducteurs Translators' Journal

En enseignant la traduction

Francis Dufau-Labeyrie

Volume 2, Number 4, 4e Trimestre 1957

L'enseignement de la traduction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1061407ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1061407ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (print)

2562-2994 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Dufau-Labeyrie, F. (1957). En enseignant la traduction. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 2(4), 154–155. <https://doi.org/10.7202/1061407ar>

EN ENSEIGNANT LA TRADUCTION

Francis DUFAU-LABEYRIE, Montréal.

Il s'agit autant d'étudier que d'enseigner, par l'échange qui s'opère. La première traduction que se propose le maître, avant même d'avoir écrit un mot de l'ébauche initiale, du "premier jet" comme on dit, lorsqu'il prépare le texte qu'il soumettra à la classe à titre de corrigé, ne vaut guère mieux que les trouvailles sur lesquelles il peinera dans le paquet de copies de la semaine suivante. Entre lui et l'élève, il y a essentiellement, au début, cette différence de degré dans le sentiment de ce qui est au point, dans la capacité de discerner entre l'ébauche et le travail achevé.

La prise de conscience des difficultés est, en effet, le point de départ de notre discipline.

L'idée que quiconque sait deux langues peut traduire est plus que répandue. Elle sévit. Elle fausse un équilibre. Surtout, elle ôte au travail du traducteur son caractère, sa dignité de métier.

L'élève dans ses débuts et, il faut souvent le constater, bien au delà, pâtit de cette idée dont il convient de le libérer au plus tôt pour lui permettre d'avancer. C'est difficile parce que, précisément, enseigner la traduction n'est pas enseigner une matière et, tout en même temps, une autre qui lui correspond, en l'occurrence les deux langues en cause (comme il serait plus aisé, en effet, de mener de pair l'enseignement des deux langues, sans les lier), mais plutôt chercher à définir des rapports linguistiques.

Or, aucun de ces rapports n'est immédiatement visible entre le texte à traduire et les mots auxquels élève et maître vont recourir pour tracer le premier trait de l'ébauche. La correspondance des moyens n'apparaît à aucun moment inéluctable et l'impression générale, dès le départ, est celle d'un équilibre à rétablir.

La tâche n'est pas simple et, d'expérience, le maître sait qu'il n'a guère à attendre de l'élève qui, devant le texte proposé, réagit dans le sens de la facilité : la glissade n'est pas loin, l'anglicisme s'accroche au premier adverbe, le contresens guette au coin de la phrase, toutes les trappes sont ouvertes.

En revanche, une attitude de patience, le goût de la recherche, l'exercice du jugement porteront fruit dans la mesure où, de son côté, le maître se sera acquitté de sa tâche qui est essentiellement d'éveiller chez l'élève le sens des difficultés et l'amour d'un travail délicat.

C'est là un point de départ dont tout découle, depuis l'examen critique du texte à traduire, de ses origines, destination et moyens d'expres-

sion, jusqu'à la traduction proposée (qui n'est, du reste, jamais que proposée et, notamment, à nombre de nouveaux examens critiques dont le premier, car noblesse oblige, incombe au traducteur même).

Pour donner à l'élève les outils et moyens qui lui assureront l'heureux déroulement de ses démarches entre l'original et la traduction, rien n'est accessoire dans l'enseignement du maître qui délimite les vocabulaires, conseille les recettes, propose les dosages, s'attaque aux dangereuses habitudes et nuisibles obstinations, redoutable écueil ces dernières !

D'une traduction qui se lit bien, il est souvent dit, en manière de compliment, qu'elle ne semble pas être une traduction, mais fait figure d'oeuvre originale. De ce jugement, le traducteur de métier incline cependant à se méfier, à moins que n'aient été mis en oeuvre à grand labeur, et qu'il le sache, tous ces humbles moyens qui donnent la clé de l'expression naturelle et de la vie.

Humbles moyens, modestes outils, longues recherches, valeurs d'échange entre élève et maître, le maître toujours élève, poursuivant un apprentissage dont il ne conçoit pas la fin.



¶ L'ENSEIGNEMENT DE LA TRADUCTION A MONTREAL

(3) McGill University

While translation as such does not appear in the syllabus of McGill University at the B.A. or M.A. levels (except for a course on French Stylistics 44b, taught by Professor J. L. Launay), it ranks as a separate entry amongst the so-called "extension" courses⁽¹⁾. These courses are open to students in possession of a degree (B.A., B.Sc., B.Com.) and to other persons who have successfully passed an entrance examination; they do not lead to a degree. The courses constitute a three-year series leading to a *Diploma in Translation*, involving one two-hour period a week. To gain the *Diploma*, first class standing must be obtained in translation from French into English and from English into French in the examinations at the end of the Second and the Third years.

¶ The purpose of these courses, as outlined in the syllabus, is "to assist students in acquiring or perfecting ease of style and propriety of vocabulary in translating commercial material — correspondence, reports, advertising matter, simple sales contracts and the like — from English into French and *vice versa*."

(1) McGill University, Department of University Extension, Evening Courses 1957-1958, pp. 3921-2923.